26 Juin 1870 — 25 Centimes — 21e Année. — N° 43

ARGUS ET VERT-VERT

RÉUNIS

BUREAUX :
Rue Impériale, 33.
Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE
LYON : 3 fr. par trimestre.
PROVINCE : 3 francs 50 cent.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE * 1901 *

AVIS

Nous avertissons nos lecteurs qu'ils trouveront dorénavant des numéros de l'*Argus* chez les libraires suivants :

BUREAU DES JOURNAUX, 34, rue Tupin.
MÉRA, péristyle du Grand-Théâtre.
POURNY, rue Impériale, 50.
DUPERRET, rue Bourbon.
GRANGE, cours de Brosses, 15 (Guillotière).

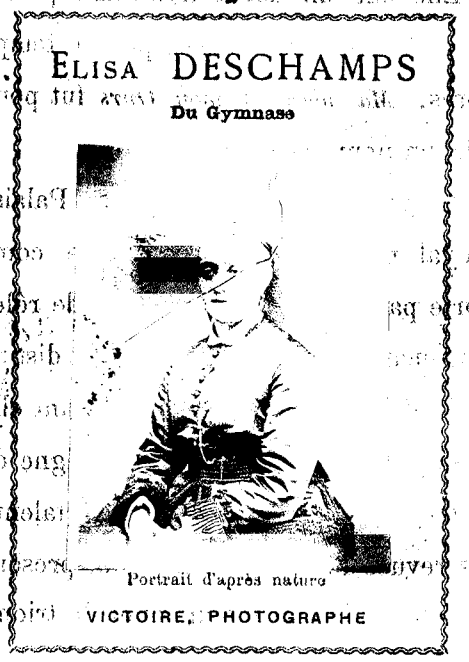
PORTRAITS & BIOGRAPHIES

PARUS ET EN VENTE

Mme GALLI-MARIÉ.
M. LUCO.
Mme DE TAISY.
M. LATY.
Mlle A. DARTAUX.
Mlle B. BARETTI.
M. MONTBAZON.
M. A. LAMY.
Mlle L. FLEURY.
M. RAVEL.
Mlle DESCHAMPS.

En préparation et pour paraître successivement les Portraits et Biographies de tous les artistes.

Nous avertissons nos lecteurs qu'au théâtre le vendeur doit toujours leur donner le dernier numéro paru ; mais comme il peut arriver qu'ils se soient déjà procuré le journal, nous leur accordons la facilité de demander en échange un des numéros déjà publiés, et contenant la biographie des artistes dont nous donnons la liste.



ÉLISA DESCHAMPS

Quelques-uns de nos lecteurs nous ayant demandé la biographie de Mlle Deschamps, nous nous sommes naturellement adressé à M. Ravel, qui nous a répondu en nous envoyant la biographie suivante, qu'il écrivit il y a quelques années pour un journaliste parisien dont il avait reçu la même demande.

Voilà comment l'*Argus* a l'heureuse chance de compter M. Ravel parmi ses collaborateurs.

Mon cher Rolle,

Vous me demandez des détails sur la vie de Mlle Deschamps ; ces détails n'offriront peut-être pas tout l'intérêt que vous en attendez, car ils ne s'élèvent guère au-dessus de l'épopée bourgeoise.

Il y a dans le monde, mon cher Rolle, un préjugé assez répandu : c'est que les artistes en général, et les comédiens en particulier, sont dotés d'une existence à part qui se déroule au milieu d'incidents bizarres et d'aventures escarpées. Hélas! mon cher ami, ce luxe imaginaire se réduit presque toujours, quand on l'approche, à la plus modeste réalité !... Voici :

Vers 1838 florissait, dans le quartier des Chartrons, à Bordeaux, un excellent peintre décorateur; Jean était son nom! Peu loin de là, dans une des petites ruelles qui avoisinent le beau quai de la Gironde, travaillait et roucoulait une jeune brodeuse fraîche et rondelette ; elle se nommait Jeanne !

Jean vit Jeanne ! Jeanne vit Jean, et devint la félicité de Jean à la face des autels ; voilà pour les ancêtres.

Neuf mois après, dans l'atelier du peintre, Élisa voyait le jour !... pour la première fois.

Jusqu'à dix ans elle se contenta de grandir et de faire ses dents, travail pénible, mais trop connu pour être narré.

A cette époque, Page, maître de ballet au grand théâtre de Bordeaux, (vous l'avez peut-être connu,) était lié d'amitié avec le décorateur. Frappé de la jolie figure, de la gracieuse désinvolture de la petite Élisa, il conseilla au père de faire admettre l'enfant à la classe de danse, lui prédisant un avenir chargé de palmes; mais la danse entraîne de grands écarts, et papa Jean n'entendait pas de cette oreille-là.

Un jour..., triste jour ! ce pauvre Jean, après une courte maladie, fut enlevé à sa famille ; il quitta ce monde de douleurs, et laissa seules sa femme et la gentille Élisa, qui commençait à devenir grandelette.

Que faire? On ne voulait plus habiter Bordeaux, qui renfermait de trop douloureux souvenirs; on vint s'établir à Paris.

Élisa fut placée chez une modiste de la rue Vivienne pour y faire son apprentissage; mais le diable la suivait de l'œil, et un beau soir, à la clarté fantastique de trente becs de lumière, caché sous les plus séducteurs des gazes, des rubans et et dentelles, le démon du théâtre vint reprendre possession de sa petite tête?..... Et papa Jean n'était plus là!... Bref! un jour, blanche comme un lis et rouge comme une pivoine, la jeune modiste, devenue grande demoiselle, s'en va sans façon frapper à la porte du directeur, M. Mourrier. — Que voulez-vous, mon enfant? — Un engagement, Monsieur. — Le directeur regarda pendant dix secondes son grand œil bleu, sa gentille mine candide, et l'engagement fut signé.

Les habitués du théâtre des Folies-Dramatiques n'ont pas oublié, j'en suis sûr, cette blondinette de quatorze ou quinze ans, au maintien naïf, à l'allure timide et même un peu gauche, débitant, sous le tablier de la grisette vertueuse de l'*Enfant du petit monde*, ou sous le bavolet de Denise de la *Grotte de la Falaise*, les grivoiseries des auteurs de l'endroit, au grand ébattement des titis du boulevard.

Un soir, ce fut un grand soir que celui-là! le théâtre des Folies s'agita d'une sourde rumeur! le personnel était en émoi! on allait! on venait! — Qu'y a-t-il? que se passe-il? — Vous ne savez donc pas? — Non.— Il est là! — Qui? — Lui! — Pas possible! — Regardez par le trou de la toile. — Où donc? — A l'orchestre. — C'est vrai! c'est vrai, je reconnais son chapeau : quel événement.

Ravel était dans la salle!..... Ravel le comique du Palais-Royal! Huit jours après, Élisa Deschamps devenait la camarade de cette pléiade de comédiens que vous savez.

Ici commence sa véritable carrière: les prévisions du maître de ballet se réalisent, le danseur avait été prophète.

Elle eut un début très-remarquable dans *Chez une petite dame :* peu de temps après, *Ma nièce et mon Ours* fut pour elle un nouveau succès.

Le genre grivois du théâtre du Palais-Royal ne se prête guère ni ne comporte pas souvent de pièces et de rôles convenant à la nature élégante et distinguée de Mlle Deschamps; pourtant elle a su y conquérir une position digne de la finesse et de la suavité de son talent; les revues de chaque année ont presque toujours été pour elle un sujet de triomphe, et depuis peu *la Fête des loups*, *la Sensitive*, *Jean Torgnolle*, *Si Pontoise le savait!* *J'invite le colonel*, *Célimare*, *l'Ami des femmes*, *le Serment d'Horace*, etc., etc, lui ont assigné une place à part, un rang distingué parmi les célébrités du théâtre.

Voilà, mon cher ami, tous les détails que je puis vous fournir. En voulez-vous de plus amples? venez un jour dîner avec moi à Montmartre, et là, devant une nappe blanche, à l'abri d'une tonnelle verte, vous aurez le plaisir de faire connaissance avec Mlle Deschamps, qui se fera un vrai bonheur d'ajouter à mon récit tout ce que j'ai pu omettre par oubli ou par ignorance.

A. Ravel.

Ce que ne dit pas M. Ravel dans la biographie qu'on vient de lire, et ce que nous devons ajouter pour la compléter, c'est qu'il a épousé la charmante artiste, dont il a favorisé les débuts, et à laquelle il a laissé au théâtre le nom qu'elle avait su s'y faire par son talent, mais qui, dans la vie privée, se nomme aujourd'hui Mme Ravel.

CÉLESTINS — A

Les théâtres n'ont pas de plus terrible ennemi que la chaleur : aussi cette année bon nombre de théâtres parisiens ont-ils fermé leur porte en attendant des soirées plus clémentes.

Les Célestins luttent courageusement contre cette terrible chaleur, dont tout le monde souffre et se plaint, et M. Ravel se multipliant fait à peu près tous les soirs, en variant à chaque représentation son spectacle.

L'aimable artiste n'a rien perdu de sa verve et de sa gaîté, nul ne sait plus finement lancer un mot, et il a trouvé dans Mlle Deschamps dont nous donnons la biographie aujourd'hui, une habile partenaire prompte à lui donner la riposte.

Parmi les représentations, nous signalerons celle de *Froufrou* qui a été particulièrement remarquable. Ravel joue dans cette pièce un rôle de père, mais quel père! un aimable farceur poursuivant les cocottes, et uniquement préoccupé de ses aventures galantes.

Dans cette seconde manière Ravel est fort intéressant à étudier; obligé de mettre en quelque sorte une sourdine à sa pétulance, il anime la scène par un geste, par un jeu de physionomie.

Nous avons dit à l'époque avec quel talent Mme d'Herblay a créé le rôle de *Froufrou*; M. Montbazon qui remplace Bondois qu'une indisposition éloigne du théâtre, se tire fort bien de son rôle, enfin Mlle Louise Fleury, — une nouvelle venue, — a beaucoup de charme, elle dit juste, et ne cherche pas les effets.

Ernest de C.

CAQUETAGES.

Il est une heure du matin : un monsieur chancelle si singulièrement en

marchant, qu'il s'en va plutôt en arrière qu'en avant.

— Mais vous allez à reculons, lui dit un de ses amis, qui le rencontre, vous n'arriverez jamais chez vous.

— Je vais à reculons? répond l'ivrogne, mais je sais bien pourquoi.

— Parbleu! c'est parce que vous avez trop bu.

— Du tout, c'est parce que j'ai mangé trop d'écrevisses.

Un artiste dînait quelquefois dans une maison où on lui servait invariablement un plat d'oie auquel il ne touchait jamais.

Un jour, son amphitryon, exaspéré de sa résistance persistante, lui dit :

— Voyons, parlez, comment voulez-vous qu'on l'accommode?

— Que m'importe la sauce, puisque je ne veux pas manger l'oie.

J'ai constaté un fait assez drôle : c'est qu'un homme ne commence à jeter au feu les lettres d'une femme que le jour où elle ne met plus au bas : *Brûlez ma lettre*.

— Pourquoi?

— Que tu es bête! s'il y avait un « parce que », ça ne serait plus drôle.

On parlait de X..., un petit juif, qui fait un peu tous les métiers, pourvu qu'ils rapportent.

— Il n'a jamais donné un sou à un pauvre, dit quelqu'un.

— Parbleu! il est tellement avare, que lorsqu'il est malade, il se refuse même à donner de ses nouvelles!

PETITS JOURNAUX

La fille d'un de nos meilleurs dessinateurs, lui demandait hier :

— Petit père, tu devrais bien me dessiner un modèle de broderie pour me faire des bonnets de nuit. Je les voudrais très-jolis.

— Jolis? Des bonnets de nuit? Et pourquoi faire?

— Dame! on ne peut pas savoir. En cas d'incendie!

— Mais l'enfant n'est pas encore née!

Dernièrement, une jeune personne aussi précieuse et gâtée que niaise, tourmentait sa mère pour aller à un bal.

— Mais, ma chère fille, songe donc que je ne connais aucune personne dans cette maison où nous irons pour la première fois, et que tu t'y ennuieras.

— Je le sais bien, maman; mais cela m'est égal de m'ennuyer pourvu que je m'amuse.

L'année dernière, certain général inspecteur passait en revue un régiment d'infanterie de ligne.

Chaque soldat avait devant lui, tout ouvert, le sac de tenue, disposé comme pour une entrée en campagne, et qui doit renfermer, comme l'on sait, une foule de petits objets destinés au raccommodage des effets : fil, aiguilles, dé à coudre, tout s'y trouve.

Tout troupier français est doublé d'une blanchisseuse et d'une couturière.

Tout à coup le visage du général s'assombrit :

— Comment! dit-il d'une voix foudroyante au soldat dont il examine le fourniment, quatre aiguilles à coudre quand le réglement n'en veut que trois! Vous allez me faire huit jours de salle de police pour apprendre qu'un soldat en campagne ne doit pas être inutilement *surchargé*.

Un provincial est venu voir à Paris un de ses cousins.

Celui-ci se voit obligé de lui montrer les curiosités de la *capitale*. Naturellement ça l'ennuie.

Il le conduit au Louvre et lui fait visiter le Musée au pas gymnastique, sans lui permettre de s'arrêter devant aucun tableau.

— Mais, soupire le provincial, tu ne me donne pas le temps de voir.

— Ah! bien, répond le cousin, si tu vas t'amuser à regarder les tableaux nous n'en finirons plus.

Un de nos jeunes élégants aborde Albéric Second et lui dit :

— Est il vrai monsieur le journaliste, que dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais point?

— Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, répondit Albéric Second, je n'ai jamais été dans aucune maison où l'on vous trouve de l'esprit.

Un peintre, de mes amis, parcourait l'Italie, ce pays classique de la peinture. Un jour, il trouve un modèle qu'il cherchait depuis longtemps, et dans ce modèle une main parfaite, mais d'un sale complet.

— Il faudra vous laver les mains, avant de poser demain, lui dit mon ami.

— Me laver, signor, et pourquoi? Ce n'est pas mon habitude.

— Il le faut pourtant, sinon restez chez vous.

— Alors, signor, dites-moi, je vous prie, quelle est la main qu'il faudra laver, puisque vous ne devez pas vous servir des deux.

Un libraire riche à millions, et qui ferait plutôt le sacrifice d'Abraham — son aïeul — que celui de vingt-cinq francs, assistait à la première de la *Révolte*.

Il écoutait à peu près tranquillement le flot de reproches brûlants que l'épouse révoltée versait sur le crâne idiot de son mari avant de le quitter pour toujours.

Tout à coup il se penche vers son voisin et murmure :

— Conçoit-on qu'une femme parle

tant que ça lorsqu'elle a une voiture à l'heure qui l'attend en bas ?...

V..., le plus érudit et le plus cher des amis de Nodier, avait pour l'eau une horreur invincible. Pour rien au monde on ne l'aurait décidé à se débarbouiller. Mme Nodier, qui l'aimait d'ailleurs, souffrait horriblement de cette malpropreté, qui gâtait tout le plaisir de ses visites. Il vint un jour pour dîner chez elle à la campagne, et la poussière de la route ayant encore compliqué sa saleté ordinaire, l'idée de l'avoir pour voisin à table, dans cet état, parut intolérable à la pauvre femme.

— Mon cher V..., se hasarda-t-elle à lui dire, vous avez marché beaucoup pour nous venir voir, et un bain vous reposerait.

— Mille grâces, ma chère madame, répondit galamment le savant; mais je n'en ai jamais pris, et je crains qu'à mon âge il soit bien tard pour commencer.

— Au contraire, cela conserve, et je vais vous en faire préparer un.

V... eut beau protester, Nodier eut beau jeter à sa femme des regards suppliants, celle-ci fut inflexible, et le bain fut annoncé. La victime sortit résignée, sans rien comprendre à cette insistance, à cette tyrannie.

Il faut avouer, se disait V..., que les femmes ont le diable au corps. Mais il est de bon goût de céder à leurs caprices même les plus saugrenus.

Le dîner fut sonné. V... entra dans la salle à manger, prit sa place à côté de la maîtresse de la maison, qui lui souriait.

Tout à coup, apercevant ses mains plus noires que de coutume :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, vous n'avez donc pas pris votre bain ?

— Mais si, je vous jure.

— Et vos mains ?

— Ah ! c'est vrai. J'ai lu dans l'eau.

Une sage-femme assigne une de ses clientes pour ne pas lui avoir livré un nourrisson promis.

— Mais l'enfant n'est pas encore né ! s'écrie le mari, qui représentait sa femme à l'audience.

— Je me plains alors du temps qu'elle met à le faire, répliqua la sage-femme avec un imperturbable sang-froid.

—

Une femme de la halle, dans une mêlée de coups d'ongles et de coups de langue, s'est permis d'appeler son adversaire : *vieille plébiscite*.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demande le juge de paix devant qui cette querelle se dénoue.

— Je n'en sais rien, réplique la commère, elle m'insultait depuis cinq minutes et je l'ai fait taire en la traitant de vieille plébiscite. Que fallait-il donc faire ?

— Vous abstenir, a répondu le magistrat au milieu d'une hilarité générale.

Berthelier, l'excellent comique, possède une cave des mieux montées.

Il a surtout du vin de Beaune exquis.

L'autre soir, il envoie Sophie au cellier.

— Vous me monterez, lui dit-il, deux bouteilles du vin que vous savez... au fond, à gauche.

— Mais, monsieur, il n'en reste plus : j'ai tout bu !

— Comment, malheureuse !...

— Certainement, puisque monsieur m'avait dit que c'était du vin de *bonne !*

Berthelier ne l'a pas trouvée bonne.

Un brillant officier était fort épris d'une dame qui couvre habituellement son visage de poudre de riz et passe en outre pour coquette et froide.

— Vous en serez pour vos soins, lui dit un ami.

— Laissez-moi faire répondit l'officier, je finirai *par mettre le feu aux poudres.*

Calino père est en train de faire l'éducation de son seul et légitime héritier.

Le fils. — Quelle est l'origine du mot *feu*, que je vois souvent employé devant le nom des personnes qui ne sont plus ?

Le père. — Je suppose, mon enfant, que c'est un souvenir du temps où l'on brûlait les morts.

A l'Exposition de la Société des Amis des Arts, devant un tableau représentant une jeune femme allaitant son enfant :

— Voilà le plus beau *dessin* de cette année. En connais-tu l'auteur ?

— Moi ! non ; mais j'aimerais mieux connaître la propriétaire.

AVIS

La fermeture du Grand-Théâtre nous oblige à restreindre notre publicité, en conséquence notre journal ne paraîtra plus que tous les quinze jours. — Cependant, si les circonstances nous le permettent nous n'attendrons pas la réouverture du Grand-Théâtre pour reprendre notre publication hebdomadaire

Les représentations d'artistes parisiens nous fourniront l'occasion de faire quelques portraits et quelques biographies.

Bailly Fils, *gérant*.

Lyon, imp. du *Salut Public*. — Belon, rue Impériale, 33

BUREAU DES JOURNAUX

34, rue Tupin

JOURNAUX, LIBRAIRIE

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

Abonnements à tous Journaux sans frais